

ÉPREUVES ORALES DE FRANÇAIS ANTICIPÉES

Session 2019

DESCRIPTIF DES ACTIVITÉS ET LECTURES

Lycée Léonard de Vinci – Levallois Perret

 01 41 05 12 12

Classe de 1^{ère} STI2D2

NOM DU CANDIDAT : _____

Ce descriptif contient 4 séquences

Manuel utilisé :
Français 1^{ère} Terres Littéraires - Hatier

Le Professeur
H. - F. Fournier

Mme La Proviseure
M. - P. Dalbin

LA QUESTION DE L'HOMME DANS LES GENRES DE L'ARGUMENTATION DU XVI^e SIÈCLE À NOS JOURS

Séquence 1 : l'homme et le monstre

Problématique

En quoi le monstre interroge-t-il la condition humaine ?

Groupement de textes

Lectures analytiques

1. Michel de Montaigne, *Essais*, « Au sujet d'un enfant monstrueux » (1595).
2. J.-M Leprince de Beaumont, *La Belle et la Bête* (1757).
3. Victor Hugo, *Notre-Dame-de-Paris* (1831).

Activités complémentaires

Lectures d'images autour de la représentation du monstre dans les arts :

- Eugène Delacroix, *Médée furieuse* (1838)
- Affiche du film *La forme de l'eau (The Shape of water)* de Guillermo del Toro (2017)
- Affiche du film *La Belle et la Bête* de Jean Cocteau (1947)

Lectures cursives : groupement de textes sur la mère monstrueuse

- Guy de Maupassant, *La femme aux monstres* (1885)
- Marguerite Duras, *Un barrage contre le Pacifique* (1950)
- Leila Slimani, *Chanson douce* (2016)

Autour des lectures cursives intégrales

Kafka, *La Métamorphose* (1915)

- Le contexte d'écriture
- Les représentations en images de Gregor Samsa
- La dimension autobiographique de l'œuvre
- La représentation de la famille
- Les enjeux de l'œuvre : un apologue ?

Camus, *Caligula* (1938-1944)

- Le contexte d'écriture
- La structure de la pièce
- La monstruosité de Caligula vue par Suétone et Camus
- La complexité du personnage de Caligula
- Les dimensions politiques et philosophiques de la pièce.

LE PERSONNAGE DE ROMAN DU XVII^e SIÈCLE À NOS JOURS

Séquence 2 : *L'Etranger* d'Albert Camus (lecture intégrale)

Problématique

L'Etranger de Camus ou la remise en question du héros romanesque traditionnel.

Lectures analytiques

L'incipit du roman

- 1 *Support* : *L'Étranger*, I, chap. 1 (« Aujourd'hui, maman est morte [...] J'ai dit « oui » pour n'voir plus à parler »).

Le dimanche

- 2 *Support* : *L'Étranger*, I, chap. 2 (« Après le déjeuner, je me suis ennuyé un peu [...] C'était vraiment dimanche »)

Le meurtre de l'Arabe

- 3 *Support* : *L'Étranger*, I, chap. 6 (« Dès qu'il m'a vu, il s'est soulevé un peu [...] c'était comme quatre coups brefs que je frappais sur la porte du malheur »).

Activités complémentaires

Lectures cursives : groupement de textes sur les personnages face à la guerre :

- Rabelais, *Gargantua* (1542)
- Stendhal, *La chartreuse de Parme* (1839)
- Céline, *Voyage au bout de la nuit* (1932)

Lectures cursives : groupement de textes sur les incipit de romans :

- Alain-René Lesage, *Histoire de Gil Blas de Santillane* (1715)
- Denis Diderot, *Jacques le Fataliste et son maître* (1765-1783)
- Honoré de Balzac, *Le Père Goriot* (1835)
- Gustave Flaubert, *L'Education sentimentale* (1869)
- Guy de Maupassant, *Bel Ami* (1885)

Sur le roman de Camus :

- Lecture comparée de l'incipit du roman de Camus et de son adaptation en bande déssinée de Jacques Ferrandez.
- Réalisation d'un portrait chinois sur le roman de Camus.
- Lectures cursives du procès et de l'épilogue du roman
- Synthèse sur l'évolution de Meursault au cours du roman

Représentation théâtrale de *Jacques le Fataliste et son maître* de Diderot, mise en scène par Jean-Marc Haloche (Petit Théâtre Odyssée, Levallois-Perret)

Rencontre avec le metteur en scène et les comédiens.

Lecture d'un roman ou un album graphique au choix

- Les élèves ont choisi librement puis emprunté à la médiathèque de la ville un roman ou un album graphique.
- Réalisation d'un billet critique posté sur le site de la médiathèque municipale.

LE TEXTE THÉÂTRAL ET SA REPRESENTATION

Séquence 3 : *Dom Juan* de Molière (lecture intégrale)

Problématique

Licences et libertinage.

Lectures analytiques

1. L'autoportrait du libertin

Acte I, scène 2 : « Quoi ? Tu veux qu'on se lie (...) étendre mes conquêtes amoureuses ».

2. Une scène de séduction

Acte II, scène 2 : « Ah ! Ah ! D'où sort cette autre paysanne ? (...) Il n'a garde ».

3. La tentation du Pauvre

Acte III, scène 2.

Activités complémentaires

- *Histoire littéraire* :
 - Panorama sur le XVII^e siècle marqué par les contradictions d'ordre esthétique (classicisme / baroque).
 - Recherche sur Molière et le théâtre de son temps.
 - La réception de la pièce.
- *Autour de l'œuvre intégrale* :
 - Structure de la pièce.
 - La dimension baroque de la pièce.
 - L'évolution du personnage d'Elvire à partir de la mise en scène de Jacques Lassalle à la Comédie française (2002).
- Les élèves ont assisté à la représentation de *La Dama Boba* de Felix Lope de Vega, mise en scène par Justine Heynemann au Théâtre 13.
- Les élèves ont assisté à la représentation des Fourberies de Scapin de Molière, mise en scène par Tigran Mekhitarian au Théâtre 13.
- Confrontation des deux pièces et de leur mise en scène respective.

ÉCRITURE POÉTIQUE ET QUÊTE DU SENS

Séquence 4 : La poésie du voyage

Problématique

Le sens et les enjeux du voyage en poésie.

Groupement de textes

Lectures analytiques

1. Charles Baudelaire, *Les Fleurs du mal*, « Parfum exotique » (1857).
2. Stéphane Mallarmé, *Vers et Prose*, « Brise marine » (1893).
3. Valéry Larbaud, *Poésies de A. O. Barnabooth*, « Ode » (1908).

Activités complémentaires

Lectures cursives : groupement de sonnets sur le rôle de la muse (in manuel Français 1^{ère}, *Terres littéraires*, Hatier, p. 85-86) :

- Joachim Du Bellay, *Les Regrets*, sonnet VI, 1558.
- François de Malherbe, *Les Délices de la poésie française*, « Sonnet à Caliste », 1620.
- Charles Baudelaire, *Les Fleurs du mal*, « La muse malade », 1861.
- Guillaume Apollinaire, *Il y a*, « Per te praesentit aruspex », 1925.

Lectures cursives : groupement de blasons :

- Clément Marot, *Epigrammes*, « Blason du beau tétin », 1535.
- Charles Baudelaire, *Les Fleurs du mal*, « La chevelure », 1857.
- André Breton, *Clair de terre*, « L'union libre », 1931.

Lectures cursives : groupement sur la poésie du 20^e siècle :

- Valéry Larbaud, *Poésies de A. O. Barnabooth*, « Ode » (1908)
- Blaise Cendrars, *La Prose du Transsibérien et de la petite Jehanne de France*, 1913.
- Guillaume Apollinaire, *Calligrammes*, « Voyage », 1918.
- Francis Ponge, *Pièces*, « La valise », 1961.

Autour du genre poétique :

- Définition du texte poétique.
- Le sens du voyage au XIX^e siècle.
- Les principes de la modernité poétique au XIX^e et XX^e siècles.

LECTURES ANALYTIQUES DE LA SÉQUENCE 1

Lecture analytique 1

Michel De Montaigne, *Les Essais*, Livre II, chap. 30, « Au sujet d'un enfant monstrueux » (1595), trad. d'André Lanly

Montaigne consacre un court chapitre de ses Essais au phénomène des monstres et apporte ainsi une contribution importante à un débat en vogue au XVIe siècle.

- 1 Je vis avant-hier un enfant que deux hommes et une nourrice, qui disaient être le père, l'oncle et la tante, conduisaient pour le montrer à cause de son étrangeté et pour tirer de cela quelque sou. Il était pour tout le reste d'une forme ordinaire et il se soutenait sur ses pieds, marchait et gazouillait à peu près comme les autres enfants de même âge [...] ; ses cris 5 semblaient bien avoir quelque chose de particulier : il était âgé de quatorze mois tout juste. Au-dessous de ses tétins, il était attaché et collé à un autre enfant sans tête et qui avait le canal du dos bouché, le reste intact, car s'il avait un bras plus court que l'autre, c'est qu'il lui avait été cassé accidentellement à leur naissance ; ils étaient joints face à face et comme si un plus petit enfant voulait en embrasser un second [...].
- 10 Les [êtres] que nous appelons monstres ne le sont pas pour Dieu, qui voit dans l'immensité de son ouvrage l'infinité des formes qu'il y a englobées ; et il est à croire que cette forme, qui nous frappe d'étonnement, se rapporte et se rattache à quelque autre forme d'un même genre, inconnu de l'homme. De sa parfaite sagesse il ne vient rien que de bon et d'ordinaire et de régulier ; mais nous n'en voyons pas l'arrangement et les rapports.
- 15 « *Quod crebro videt, non miratur, etiam si cur fiat nescit. Quod ante non vidi, id, si evenerit, ostentum esse censem.* » [Ce que (l'homme) voit fréquemment ne l'étonne pas, même s'il en ignore la cause. Mais si ce qu'il n'a jamais vu arrive, il pense que c'est un prodige.]
 Nous appelons « contre nature » ce qui arrive contrairement à l'habitude : il n'y a rien, quoi que ce puisse être, qui ne soit pas selon la nature. Que cette raison universelle et naturelle 20 chasse de nous l'erreur et l'étonnement que la nouveauté nous apporte.
-

Lecture analytique 2

J.-M. Leprince de Beaumont, *La Belle et la Bête* (1757)

Après avoir découvert le visage monstrueux de la Bête, la Belle engage la discussion avec cet être repoussant.

- 1 Le soir, comme elle allait se mettre à table, elle entendit le bruit que faisait la Bête, et ne put s'empêcher de frémir.
« La Belle, lui dit ce monstre, voulez-vous bien que je vous voie souper ?
- Vous êtes le maître, répondit la Belle, en tremblant.
 - 5 - Non, répondit la Bête, il n'y a ici de maîtresse que vous. Vous n'avez qu'à me dire de m'en aller, si je vous ennuie ; je sortirai tout de suite. Dites-moi, n'est-ce pas que vous me trouvez bien laid ?
- Cela est vrai, dit la Belle, car je ne sais pas mentir, mais je crois que vous êtes fort bon.
- Vous avez raison, dit le monstre, mais, outre que je suis laid, je n'ai point d'esprit : je sais bien que je ne suis qu'une bête.
 - 10 - On n'est pas bête, reprit la Belle, quand on croit n'avoir point d'esprit : un sot n'a jamais su cela.
- Mangez donc, la Belle, lui dit le monstre, et tâchez de ne vous point ennuyer dans votre maison ; car tout ceci est à vous ; et j'aurais du chagrin, si vous n'étiez pas contente.
- Vous avez bien de la bonté, dit la Belle. Je vous avoue que je suis bien contente de votre cœur ; quand j'y pense, vous ne me paraissiez plus si laid.
 - 15 - Oh dame, oui, répondit la Bête, j'ai le cœur bon, mais je suis un monstre.
- Il y a bien des hommes qui sont plus monstres que vous, dit la Belle, et je vous aime mieux avec votre figure, que ceux qui avec la figure d'hommes, cachent un cœur faux, corrompu, ingrat.
- Si j'avais de l'esprit, reprit la Bête, je vous ferais un grand compliment pour vous remercier, mais je suis un stupide ; et tout ce que je puis vous dire, c'est que je vous suis bien obligé. »
 - 20 La Belle soupa de bon appétit. Elle n'avait presque plus peur du monstre ; mais elle manqua mourir de frayeur, lorsqu'il lui dit :
« La Belle, voulez-vous être ma femme ? »
Elle fut quelque temps sans répondre ; elle avait peur d'exciter la colère du monstre en le refusant elle lui dit pourtant en tremblant :
25 « Non, la Bête. »
Dans le moment, ce pauvre monstre voulut soupirer, et il fit un sifflement si épouvantable, que tout le palais en retentit : mais Belle fut bientôt rassurée ; car la Bête lui ayant dit tristement, « adieu la Belle », sortit de la chambre, en se retournant de temps en temps pour la regarder encore. Belle se voyant seule, sentit une grande compassion pour cette pauvre Bête :
30 « Hélas, disait-elle, c'est bien dommage qu'elle soit si laide, elle est si bonne ! »
-

Lecture analytique 3

Victor Hugo, *Notre-Dame-de-Paris* (1831)

Paris, 6 janvier 1482, jour des Rois et fête des Fous. Le public, initialement rassemblé pour assister à la représentation de la pièce de Gringoire, se découvre plus d'entrain pour un théâtre de grimaces avec élection du pape des fous. Les candidats se succèdent sous les rires, vient le tour de Quasimodo.

- 1 Il fallut que Gringoire se contentât de cet éloge : car un tonnerre d'applaudissements, mêlé à une prodigieuse acclamation, vint couper court à leur conversation. Le pape des fous était élu.
– Noël ! Noël ! Noël ! criait le peuple de toutes parts. C'était une merveilleuse¹ grimace, en effet, que celle qui rayonnait en ce moment au trou de la rosace². Après toutes les figures
- 5 pentagones³, hexagones⁴ et hétéroclites qui s'étaient succédé à cette lucarne sans réaliser cet idéal du grotesque qui s'était construit dans les imaginations exaltées par l'orgie, il ne fallait rien moins, pour enlever les suffrages, que la grimace sublime qui venait d'éblouir l'assemblée. Maître Coppenole lui-même applaudit ; et Clopin Trouillefou, qui avait concouru (et Dieu sait quelle intensité de laideur son visage pouvait atteindre), s'avoua vaincu. Nous ferons de même.
- 10 Nous n'essaierons pas de donner au lecteur une idée de ce nez tétraèdre⁵, de cette bouche en fer à cheval, de ce petit œil gauche obstrué d'un sourcil roux en broussailles, tandis que l'œil droit disparaissait entièrement sous une énorme verrue ; de ces dents désordonnées, ébréchées ça et là, comme les créneaux d'une forteresse ; de cette lèvre calleuse⁶, sur laquelle une de ces dents empiétait comme la défense d'un éléphant ; de ce menton fourchu ; et surtout de la
- 15 physionomie répandue sur tout cela ; de ce mélange de malice, d'étonnement et de tristesse. Qu'on rêve, si l'on peut, cet ensemble.
- L'acclamation fut unanime ; on se précipita vers la chapelle. On en fit sortir en triomphe le bienheureux pape des fous. Mais c'est alors que la surprise et l'admiration furent à leur comble ; la grimace était son visage.
- 20 Ou plutôt toute sa personne était une grimace. Une grosse tête hérissée de cheveux roux, entre les deux épaules une bosse énorme dont le contre-coup se faisait sentir par-devant ; un système de cuisses et de jambes si étrangement fourvoyées qu'elles ne pouvaient se toucher que par les genoux, et, vues de face, ressemblaient à deux croissants de fauilles qui se rejoignent par la poignée ; de larges pieds, des mains monstrueuses ; et, avec toute cette difformité, je ne sais quelle allure redoutable de vigueur, d'agilité et de courage ; étrange exception à la règle éternelle qui veut que la force, comme la beauté, résulte de l'harmonie. Tel était le pape que les fous venaient de se donner.
- 25 On eût dit un géant brisé et mal ressoudé.
- Quand cette espèce de cyclope parut sur le seuil de la chapelle, immobile, trapu, et presque aussi large que haut ; *carré par la base*, comme dit un grand homme⁷ ; à son surtout⁸ mi-parti rouge et violet, semé de campanules d'argent, et surtout à la perfection de sa laideur, la populace le reconnut sur-le-champ, et s'écria d'une voix :
- 30 – C'est Quasimodo, le sonneur de cloches ! c'est Quasimodo, le bossu de Notre-Dame ! Quasimodo le borgne ! Quasimodo le bancal ! Noël ! Noël !
- 35 On voit que le pauvre diable avait des surnoms à choisir.

¹Merveille : du latin *mirabilia* « chose étonnante ».

²Rosace : grand vitrail de forme arrondie.

³Pentagone : polygone à cinq côtés.

⁴Hexagone : polygone à six côtés.

⁵Tétraèdre : pyramidal.

⁶Calleux : durci et épais.

⁷La première rédaction porte : « comme eût dit Napoléon ».

⁸Surtout : vêtement de dessus, cape ou grand manteau ample.

LECTURES ANALYTIQUES DE LA SÉQUENCE 2

Lecture analytique 1 : incipit

- 1 Aujourd’hui, maman est morte. Ou peut-être hier, je ne sais pas. J’ai reçu un télégramme de l’asile : « Mère décédée. Enterrement demain. Sentiments distingués. » Cela ne veut rien dire. C’était peut-être hier.
- 5 L’asile de vieillards est à Marengo, à quatre-vingts kilomètres d’Alger. Je prendrai l’autobus à deux heures et j’arriverai dans l’après-midi. Ainsi, je pourrai veiller et je rentrerai demain soir. J’ai demandé deux jours de congé à mon patron et il ne pouvait pas me les refuser avec une excuse pareille. Mais il n’avait pas l’air content. Je lui ai même dit : « Ce n’est pas de ma faute ». Il n’a pas répondu. J’ai pensé alors que je n’aurais pas dû lui dire cela. En somme, je n’avais pas à m’excuser. C’était plutôt à lui de me présenter ses condoléances. Mais il le fera sans doute après-demain, quand il me verra en deuil.
- 10 Pour le moment, c’est un peu comme si maman n’était pas morte. Après l’enterrement, au contraire, ce sera une affaire classée et tout aura revêtu une allure plus officielle.
- J’ai pris l’autobus à deux heures. Il faisait très chaud. J’ai mangé au restaurant, chez Céleste, comme d’habitude. Ils avaient tous beaucoup de peine pour moi et Céleste m’a dit : « On n’a qu’une mère. » Quand je suis parti, ils m’ont accompagné à la porte. J’étais un peu étourdi parce qu’il a fallu que je
- 15 monte chez Emmanuel pour lui emprunter une cravate noire et un brassard. Il a perdu son oncle, il y a quelques mois.
- J’ai couru pour ne pas manquer le départ. Cette hâte, cette course, c’est à cause de tout cela sans doute, ajouté aux cahots, à l’odeur d’essence, à la réverbération de la route et du ciel, que je me suis assoupi. J’ai dormi pendant presque tout le trajet. Et quand je me suis réveillé, j’étais tassé contre un
- 20 militaire qui m’a souri et qui m’a demandé si je venais de loin. J’ai dit « oui » pour n’avoir plus à parler.

Albert Camus, *L’Étranger*, première partie, chapitre I (extrait), 1942.

Lecture analytique 2 : Le dimanche

1 Après le déjeuner, je me suis ennuyé un peu et j'ai erré dans l'appartement. Il était
commode quand maman était là. Maintenant il est trop grand pour moi et j'ai dû transporter dans
ma chambre la table de la salle à manger. Je ne vis plus que dans cette pièce, entre les chaises de
paille un peu creusées, l'armoire dont la glace est jaunie, la table de toilette et le lit de cuivre. Le
5 reste est à l'abandon. Un peu plus tard, pour faire quelque chose, j'ai pris un vieux journal et je l'ai
lu. J'y ai découpé une réclame des sels Kruschen et je l'ai collée dans un vieux cahier où je mets les
choses qui m'amusent dans les journaux. Je me suis aussi lavé les mains et, pour finir, je me suis mis
au balcon.

Ma chambre donne sur la rue principale du faubourg. L'après-midi était beau. Cependant,
10 le pavé était gras, les gens rares et pressés encore. C'étaient d'abord des familles allant en
promenade, deux petits garçons en costume marin, la culotte au-dessous du genou, un peu
empêtrés dans leurs vêtements raides, et une petite fille avec un gros nœud rose et des souliers
noirs vernis. Derrière eux, une mère énorme, en robe de soie marron, et le père, un petit homme
assez frêle que je connais de vue. Il avait un canotier, un nœud papillon et une canne à la main. En
15 le voyant avec sa femme, j'ai compris pourquoi dans le quartier on disait de lui qu'il était distingué.
Un peu plus tard passèrent les jeunes gens du faubourg, cheveux laqués et cravate rouge, le veston
très cintré, avec une pochette brodée et des souliers à bouts carrés. J'ai pensé qu'ils allaient aux
cinémas du centre. C'était pourquoi ils partaient si tôt et se dépêchaient vers le tram en riant très
fort.

20 Après eux la rue peu à peu est devenue déserte. Les spectacles étaient partout commencés,
je crois. Il n'y avait plus dans la rue que les boutiquiers et les chats. Le ciel était pur mais sans éclat
au-dessus des ficus qui bordent la rue. Sur le trottoir d'en face, le marchand de tabac a sorti une
chaise, l'a installée devant sa porte et l'a enfourchée en s'appuyant des deux bras sur le dossier. Les
trams tout à l'heure bondés étaient presque vides. Dans le petit café : « Chez Pierrot », à côté du
25 marchand de tabac, le garçon balayait de la sciure dans la salle déserte. C'était vraiment dimanche.

Albert Camus, *L'Étranger*, première partie, chapitre 2 (extrait), 1942.

Lecture analytique 3 : Le meurtre de l'Arabe

1 C'était le même soleil que le jour où j'avais enterré maman et, comme alors, le front surtout me faisait mal et toutes ses veines battaient ensemble sous la peau. À cause de cette brûlure que je ne pouvais plus supporter, j'ai fait un mouvement en avant. Je savais que c'était stupide, que je ne me débarrasserais pas du soleil en me déplaçant d'un pas. Mais j'ai fait un pas, un seul pas en avant. Et
5 cette fois, sans se soulever, l'Arabe a tiré son couteau qu'il m'a présenté dans le soleil. La lumière a giclé sur l'acier et c'était comme une longue lame étincelante qui m'atteignait au front. Au même instant, la sueur amassée dans mes sourcils a coulé d'un coup sur les paupières et les a recouvertes d'un voile tiède et épais. Mes yeux étaient aveuglés derrière ce rideau de larmes et de sel. Je ne sentais plus que les cymbales du soleil sur mon front et, indistinctement, le glaive éclatant jailli du couteau toujours en face de moi. Cette épée brûlante rongeait mes cils et fouillait mes yeux douloureux. C'est alors que tout a vacillé. La mer a charrié un souffle épais et ardent. Il m'a semblé que le ciel s'ouvrait sur toute son étendue pour laisser pleuvoir du feu. Tout mon être s'est tendu et j'ai crispé ma main sur le revolver. La gâchette a cédé, j'ai touché le ventre poli de la crosse et c'est là, dans le bruit à la fois sec et assourdissant que tout a commencé. J'ai secoué la sueur et le soleil.
10 J'ai compris que j'avais détruit l'équilibre du jour, le silence exceptionnel d'une plage où j'avais été heureux. Alors, j'ai tiré encore quatre fois sur un corps inerte où les balles s'enfonçaient sans qu'il y parût. Et c'était comme quatre coups brefs que je frappais sur la porte du malheur.

15

Albert Camus, *L'Étranger*, première partie, chapitre 6 (extrait), 1942.

LECTURES ANALYTIQUES DE LA SÉQUENCE 3

Lecture analytique 1 : éloge de l'inconstance (acte I, scène 2)

Dom Juan

Quoi ? tu veux qu'on se lie à demeurer au premier objet qui nous prend, qu'on renonce au monde pour lui, et qu'on n'ait plus d'yeux pour personne ? La belle chose de vouloir se piquer d'un faux honneur d'être fidèle, de s'ensevelir pour toujours dans une passion, et d'être mort dès sa jeunesse à toutes les autres beautés qui nous peuvent frapper les yeux ! Non, non : la constance n'est bonne que pour des ridicules ; toutes les belles ont droit de nous charmer, et l'avantage d'être rencontrée la première ne doit point dérober aux autres les justes prétentions qu'elles ont toutes sur nos cœurs. Pour moi, la beauté me ravit partout où je la trouve, et je cède facilement à cette douce violence dont elle nous entraîne. J'ai beau être engagé, l'amour que j'ai pour une belle n'engage point mon âme à faire injustice aux autres ; je conserve des yeux pour voir le mérite de toutes, et rends à chacune les hommages et les tributs où la nature nous oblige. Quoi qu'il en soit, je ne puis refuser mon cœur à tout ce que je vois d'aimable ; et dès qu'un beau visage me le demande, si j'en avais dix mille, je les donnerais tous. Les inclinations naissantes, après tout, ont des charmes inexplicables, et tout le plaisir de l'amour est dans le changement. On goûte une douceur extrême à réduire, par cent hommages, le cœur d'une jeune beauté, à voir de jour en jour les petits progrès qu'on y fait, à combattre par des transports, par des larmes et des soupirs, l'innocente pudeur d'une âme qui a peine à rendre les armes, à forcer pied à pied toutes les petites résistances qu'elle nous oppose, à vaincre les scrupules dont elle se fait un honneur et la mener doucement où nous avons envie de la faire venir. Mais lorsqu'on en est maître une fois, il n'y a plus rien à dire ni rien à souhaiter ; tout le beau de la passion est fini, et nous nous endormons dans la tranquillité d'un tel amour, si quelque objet nouveau ne vient réveiller nos désirs, et présenter à notre cœur les charmes attrayants d'une conquête à faire. Enfin il n'est rien de si doux que de triompher de la résistance d'une belle personne, et j'ai sur ce sujet l'ambition des conquérants, qui volent perpétuellement de victoire en victoire, et ne peuvent se résoudre à borner leurs souhaits. Il n'est rien qui puisse arrêter l'impétuosité de mes désirs : je me sens un cœur à aimer toute la terre ; et comme Alexandre, je souhaiterais qu'il y eût d'autres mondes, pour y pouvoir étendre mes conquêtes amoureuses.

Molière, *Dom Juan*, acte I, scène 2.

Lecture analytique 2 : une scène de séduction (acte II, scène 2)

DON JUAN, apercevant *Charlotte*. Ah ! Ah ! D'où sort cette autre paysanne, Sganarelle ? As-tu rien vu de plus joli ? Et ne trouves-tu pas, dis-moi, que celle-ci vaut bien l'autre ?

SGANARELLE. Assurément. Autre pièce nouvelle.

DON JUAN. D'où me vient, la belle, une rencontre si agréable ? Quoi ? Dans ces lieux champêtres, parmi ces arbres et ces rochers, on trouve des personnes faites comme vous êtes ?

CHARLOTTE. Vous voyez, Monsieur.

DON JUAN. Êtes-vous de ce village ?

CHARLOTTE. Oui, Monsieur.

DON JUAN. Et vous y demeurez ?

CHARLOTTE. Oui, Monsieur.

DON JUAN. Vous vous appelez ?

CHARLOTTE. Charlotte, pour vous servir.

DON JUAN. Ah ! La belle personne et que ses yeux sont pénétrants !

CHARLOTTE. Monsieur, vous me rendez toute honteuse.

DON JUAN. Ah ! N'ayez point de honte d'entendre dire vos vérités. Sganarelle, qu'en dis-tu ? Peut-on rien voir de plus agréable ? Tournez-vous un peu, s'il vous plaît. Ah ! Que cette taille est jolie ! Houssez un peu la tête, de grâce. Ah ! Que ce visage est mignon ! Ouvrez vos yeux entièrement. Ah ! Qu'ils sont beaux ! Que je voie un peu vos dents, je vous prie. Ah ! Qu'elles sont amoureuses, et ces lèvres appétissantes ! Pour moi, je suis ravi, et je n'ai jamais vu une si charmante personne.

CHARLOTTE. Monsieur, cela vous plaît à dire, et je ne sais pas si c'est pour vous railler de moi.

DON JUAN. Moi, me railler de vous ? Dieu m'en garde ! Je vous aime trop pour cela, et c'est du fond du cœur que je vous parle.

CHARLOTTE. Je vous suis bien obligée, si ça est.

DON JUAN. Point du tout ; vous ne m'êtes point obligée de tout ce que je dis, et ce n'est qu'à votre beauté que vous en êtes redévable.

CHARLOTTE. Monsieur, tout ça est trop bien dit pour moi, et je n'ai pas d'esprit pour vous répondre.

DON JUAN. Sganarelle, regarde un peu ses mains.

CHARLOTTE. Fi ! Monsieur, elles sont noires comme je ne sais quoi.

DON JUAN. Ha ! Que dites-vous là ? Elles sont les plus belles du monde ; souffrez que je les baise, je vous prie.

CHARLOTTE. Monsieur, c'est trop d'honneur que vous me faites, et si j'avais su ça tantôt, je n'aurais pas manqué de les laver avec du son.

DON JUAN. Et dites-moi un peu, belle Charlotte, vous n'êtes pas mariée, sans doute ?

CHARLOTTE. Non, Monsieur ; mais je dois bientôt l'être avec Piarrot, le fils de la voisine Simonette.

DON JUAN. Quoi ? Une personne comme vous serait la femme d'un simple paysan ! Non, non : c'est profaner tant de beautés, et vous n'êtes pas née pour demeurer dans un village. Vous méritez sans doute une meilleure fortune, et le ciel, qui le connaît bien, m'a conduit ici tout exprès pour empêcher ce mariage, et rendre justice à vos charmes ; car enfin, belle Charlotte, je vous aime de tout mon coeur, et il ne tiendra qu'à vous que je vous arrache de ce misérable lieu, et ne vous mette dans l'état où vous méritez d'être. Cet amour est bien prompt sans doute ; mais quoi ? C'est un effet, Charlotte, de votre grande beauté, et l'on vous aime autant en un quart d'heure, qu'on ferait une autre en six mois.

CHARLOTTE. Aussi vrai, Monsieur, je ne sais comment faire quand vous parlez. Ce que vous dites me fait aise, et j'aurais toutes les envies du monde de vous croire ; mais on m'a toujou dit qu'il ne faut jamais croire les Monsieur, et que vous autres courtisans êtes des enjoleus¹, qui ne songez qu'à abuser les filles.

DON JUAN. Je ne suis pas de ces gens-là.

SGANARELLE. Il n'a garde.

¹ Des enjôleurs.

Lecture analytique 3 : la tentation du Pauvre (acte III, scène 2)

SGANARELLE.- Enseignez-nous un peu le chemin qui mène à la ville.

LE PAUVRE.- Vous n'avez qu'à suivre cette route, Messieurs, et détourner à main droite quand vous serez au bout de la forêt. Mais je vous donne avis que vous devez vous tenir sur vos gardes, et que depuis quelque temps il y a des voleurs ici autour.

DOM JUAN.- Je te suis bien obligé, mon ami, et je te rends grâce de tout mon cœur.

LE PAUVRE.- Si vous vouliez, Monsieur, me secourir de quelque aumône.

DOM JUAN.- Ah, ah, ton avis est intéressé, à ce que je vois.

LE PAUVRE.- Je suis un pauvre homme, Monsieur, retiré tout seul dans ce bois depuis dix ans, et je ne manquerai pas de prier le Ciel qu'il vous donne toute sorte de biens.

DOM JUAN.- Eh, prie-le qu'il te donne un habit, sans te mettre en peine des affaires des autres.

SGANARELLE.- Vous ne connaissez pas Monsieur, bon homme, il ne croit qu'en deux et deux sont quatre, et en quatre et quatre sont huit.

DOM JUAN.- Quelle est ton occupation parmi ces arbres ?

LE PAUVRE.- De prier le Ciel tout le jour pour la prospérité des gens de bien qui me donnent quelque chose.

DOM JUAN.- Il ne se peut donc pas que tu ne sois bien à ton aise.

LE PAUVRE.- Hélas, Monsieur, je suis dans la plus grande nécessité du monde.

DOM JUAN.- Tu te moques; un homme qui prie le Ciel tout le jour, ne peut pas manquer d'être bien dans ses affaires.

LE PAUVRE.- Je vous assure, Monsieur, que le plus souvent je n'ai pas un morceau de pain à mettre sous les dents.

DOM JUAN.- Voilà qui est étrange, et tu es bien mal reconnu de tes soins ; ah, ah, je m'en vais te donner un louis d'or tout à l'heure, pourvu que tu veuilles jurer.

LE PAUVRE.- Ah, Monsieur, voudriez-vous que je commisse un tel péché ?

DOM JUAN.- Tu n'as qu'à voir si tu veux gagner un louis d'or ou non, en voici un que je te donne si tu jures. Tiens. Il faut jurer.

LE PAUVRE.- Monsieur...

SGANARELLE.- Va, va, jure un peu, il n'y a pas de mal.

DOM JUAN.- Prends, le voilà, prends, te dis-je, mais jure donc.

LE PAUVRE.- Non Monsieur, j'aime mieux mourir de faim.

DOM JUAN.- Va, va, je te le donne pour l'amour de l'humanité. (*regardant dans la forêt*). Mais que vois-je là ? Un homme attaqué par trois autres ? La partie est trop inégale, et je ne dois pas souffrir cette lâcheté.

(il met l'épée à la main, et court au lieu du combat.)

LECTURES ANALYTIQUES DE LA SÉQUENCE 4

Lecture analytique 1 – Charles Baudelaire, « Parfum exotique »

Quand, les deux yeux fermés, en un soir chaud d'automne,
Je respire l'odeur de ton sein chaleureux,
Je vois se dérouler des rivages heureux
Qu'éblouissent les feux d'un soleil monotone ;

Une île paresseuse où la nature donne
Des arbres singuliers et des fruits savoureux ;
Des hommes dont le corps est mince et vigoureux,
Et des femmes dont l'œil par sa franchise étonne.

Guidé par ton odeur vers de charmants climats,
Je vois un port rempli de voiles et de mâts
Encor tout fatigués par la vague marine,

Pendant que le parfum des verts tamariniers¹,
Qui circule dans l'air et m'enfle la narine,
Se mêle dans mon âme au chant des mariniers²

¹Tamariniers : grands arbres poussant dans les régions tropicales et portant des grappes de fleurs jaunes ou rouges et des fruits en forme de gousse.

²Mariniers : hommes de mer, marins (terme vieilli, usité au XIXe s.).

Lecture analytique 2 – Stéphane Mallarmé, « Brise marine »

La chair est triste, hélas ! et j'ai lu tous les livres.
Fuir ! là-bas fuir ! Je sens que des oiseaux sont ivres
D'être parmi l'écume inconnue et les cieux !
Rien, ni les vieux jardins reflétés par les yeux
Ne retiendra ce cœur qui dans la mer se trempe
Ô nuits ! ni la clarté déserte de ma lampe
Sur le vide papier que la blancheur défend
Et ni la jeune femme allaitant son enfant.
Je partirai ! Steamer¹ balançant ta mûre,
Lève l'ancre pour une exotique nature !

Un Ennui, désolé par les cruels espoirs,
Croît encore à l'adieu suprême des mouchoirs !
Et, peut-être, les mâts, invitant les orages,
Sont-ils de ceux qu'un vent penche sur les naufrages
Perdus, sans mâts, sans mâts, ni fertiles îlots ...
Mais, ô mon cœur, entends le chant des matelots !

¹En anglais : navire à vapeur.

Lecture analytique 3 – Valéry Larbaud, « Ode »

Prête-moi ton grand bruit, ta grande allure si douce,
Ton glissement nocturne à travers l'Europe illuminée,
Ô train de luxe ! et l'angoissante musique
Qui bruit le long de tes couloirs de cuir doré,
5 Tandis que derrière les portes laquées, aux loquets de cuivre lourd,
Dorment les millionnaires.
Je parcours en chantonnant tes couloirs
Et je suis ta course vers Vienne et Budapesth,
Mêlant ma voix à tes cent mille voix,
10 Ô Harmonika-Zug² !

J'ai senti pour la première fois toute la douceur de vivre,
Dans une cabine du Nord-Express, entre Wirballen et Pskow³ .
On glissait à travers des prairies où des bergers,
Au pied de groupes de grands arbres pareils à des collines,
15 Etaient vêtus de peaux de moutons crues et sales...
(Huit heures du matin en automne, et la belle cantatrice
Aux yeux violet chantait dans la cabine à côté.)
Et vous, grandes places à travers lesquelles j'ai vu passer la Sibérie et les monts du Samnium⁴,
La Castille âpre et sans fleurs, et la mer de Marmara sous une pluie tiède !

20 Prêtez-moi, ô Orient-Express, Sud-Brenner-Bahn , prêtez-moi
Vos miraculeux bruits sourds et
Vos vibrantes voix de chanterelle ;
Prêtez-moi la respiration légère et facile
Des locomotives hautes et minces, aux mouvements
25 Si aisés, les locomotives des rapides,
Précédant sans effort quatre wagons jaunes à lettres d'or
Dans les solitudes montagnardes de la Serbie,
Et, plus loin, à travers la Bulgarie pleine de roses...

Ah ! il faut que ces bruits et que ce mouvement
30 Entrent dans mes poèmes et disent
Pour moi ma vie indicible, ma vie
D'enfant qui ne veut rien savoir, sinon
Espérer éternellement des choses vagues.

Valéry Larbaud, « Ode », *Les Poésies de A. O. Barnabooth*, 1908.

² « Zug » ou « Bahn » : « train » en allemand.

³ *Pskow* : ville de Biélorussie, ancienne principauté indépendante, rivale de Novgorod.

⁴ *Samnium* : région montagneuse d'Italie centrale, entre Rome et Naples.